L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : rue de Chartres No 323. NOUVELLE-ORLEANS, DIMANCHE MATIN, 28 JUILLET 1895. Fondée le 1er septembre 1827.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 323 rue de Chartres.
Entre Conti et Bienville.

NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Entered at the Post Office at New Orleans, La. Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 28 JUILLET 1895.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

Un an	$12 00
Six mois	6 00
Trois mois	3 00
Un mois	1 00

On s'abonne aussi, à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION HEBDOMADAIRE

Un an	$3 00
Six mois	1 50
Quatre mois	1 00
Trois mois	75

MEURTRE ET LYNCH.

Décidément, la fatalité s'en mêle. Il ne peut plus se passer, non pas une semaine, mais un jour, sans que la presse n'ait à faire le récit d'un crime odieux ou d'une terrible vengeance populaire; et ces atrocités se passent généralement dans nos parages, dans l'extrême-sud. Si le public s'imagine que les journalistes sont à l'affût de nouvelles de ce genre et se délectent à les narrer, il se trompe grossièrement. C'est la plus répugnante besogne que l'on puisse imaginer. Mais on est, comme les autres, attaché à la chaîne; il faut traîner son boulet quotidien et on le traîne.

A vrai dire, ces affreux spectacles qui se renouvellent, sans cesse, produisent sur les hommes un regrettable effet. En les accoutumant à la vue du sang, ils pervertissent les esprits, endurcissent les cœurs et les rendent insensibles à toute espèce de pitié, à tout sentiment d'humanité.

Mais comment mettre un terme à cette horrible coutume de lyncher les criminels? Les populations ne croient plus à la justice, elle les a trompées si souvent; elle a laissé échapper complaisamment tant de coupables. Les natures perverses elles-mêmes se croient si sûres de l'impunité, qu'elles ne résistent jamais au désir de se venger ou de satisfaire leurs brutales passions, quand elles en trouvent l'occasion. Le mal est devenu si profond que quand, parfois la justice sort de sa longue léthargie et veut frapper un grand coup, elle se sent impuissante ou arrive trop tard; le peuple irrité a déjà fait sa besogne.

Quand en aurons-nous donc fini avec ces honteux excès? N'y a-t-il pas moyen de renforcer la police et de faire respecter la loi? C'est là qu'il faut, avant tout, porter la réforme.

Qu'on ne nous dise pas que cela coûte trop cher et qu'il n'y a pas d'argent dans la caisse. Un gouvernement d'Etat ou un gouvernement municipal ne doit reculer devant aucune dépense, quand il s'agit d'assurer ces deux premiers biens de toute société: l'ordre dans la rue et la sécurité des existences. Les améliorations, les embellissements viendront après.

LA SIGNATURE DU CONCORDAT.

On a beaucoup parlé du Concordat dernièrement, à la Chambre des députés, en France. Mais peut-être aucun des honorables ne s'est-il souvenu que, par une coïncidence assez curieuse, on se trouvait presque à la veille de l'anniversaire du jour où fut signé ce fameux traité d'alliance entre l'Etat et l'Eglise.

Il y a eu, en effet, le 15 juillet, quatre-vingt-quatorze ans que Napoléon Ier et le représentant du pape, le cardinal Consalvi, signèrent le Concordat.

Il existe à Paris une œuvre sculpturale fort belle, mais ignorée de bien des personnes, qui rappelle cet événement mémorable. C'est un des dix bas-reliefs en marbre blanc qui ornent la crypte du tombeau de l'empereur aux Invalides. Napoléon y est représenté debout, réunissant des jeunes femmes qui personnifient la Rome catholique et la France.

La première est coiffée de la tiare, et tient une double croix dans la main; la seconde est casquée et porte une lance. Un jeune homme relève la croix abattue, tandis qu'un vieillard et une jeune fille se prosternent devant.

Echo de la plage.

—Comment, mon cher Guibollard, vous allez vous-baigner en sortant de table? Quelle imprudence....vous vous noierez.

—Je n'ai rien à craindre, je n'ai mangé que du poisson.

LA JEUNE MERE.

La femme a, dans sa vie, trois dates mémorables: le jour de sa première communion, celui de son mariage, celui de la naissance de son premier enfant.

Ces trois époques se résument par un seul mot: l'amour.

C'est d'abord la phase de l'amour mystique. A cet âge impubère et gracieux, la fillette aime par l'âme: le cœur est encore resté muet. C'est de la ferveur religieuse.

Son ciel est peuplé d'anges au milieu desquels lui apparaît le modèle de toutes les femmes: la Mère divine, qu'elle aime d'une véritable ardeur filiale. Sans cesse sa pensée va à elle, dont l'image sacrée trône à son chevet sur un petit autel. Jamais elle ne se couche sans lui adresser une prière; jamais elle ne se lève sans lui recommander sa journée.

La fillette est alors au paroxysme de son éducation chrétienne. Elle croit, elle sent, elle voit. Son esprit, pénétré d'une naïve et sublime poésie, erre dans les sphères sidérales, à la recherche des objets de son culte. Elle ne tient à la terre que par ses besoins matériels.

Son père et sa mère, bien que toujours chéris, ne le sont pas de la même façon. Ils n'ont rien de l'idéal entrevu dans les régions célestes. Ils sont aimés d'une affection sans élan, plus mesurée, plus tranquille. Ce n'est plus un culte, c'est une bonne et simple amitié.

On a décrit à la croyante les splendeurs du paradis. Auprès de cet incomparable tableau, tout le reste est relégué dans l'ombre. Le monde perd ses beautés, et la vie ses promesses; l'existence n'est qu'une étape maussade, incolore, sur la route de la grande patrie des élus, —de la durée d'un éclair à l'égard de l'éternité.

Cet enthousiasme mystique dure d'habitude jusqu'à la première communion, couronnement de la ferveur religieuse. D'ordinaire, il est ensuite moins intense; il s'y mêle des préoccupations plus matérielles qui font diversion et imposent aux aspirations de l'âme des sujets d'une nature différente. On glorifie toujours le créateur, mais sans oublier ses créatures.

* *

Nous voici à l'âge de l'amour purement humain. La fillette est devenue jeune fille. Bien que fidèle à sa religion, elle éprouve d'autres émotions et d'autres besoins. Maintenant, la vie terrestre a revêtu pour elle tous ses charmes. Elle sent qu'elle a ici bas sa mission de femme à remplir;—mission agréable dont les séductions envahissent tout son être.

Le cœur a parlé. Ce réveil de sa nature a chargé les horizons. Ce n'est plus si haut que se portent ses rêveries. Certes, elle continue à compter sur sa part de ciel; comme toujours, elle adresse ses prières à la Vierge; mais elle espère trouver dans ce monde un avant-goût de ces joies. Elle en aura l'illusion, tout au moins, sinon la réalité.

Quel est l'être auquel s'attachera son existence? Le sait-elle, elle-même? C'est encore l'inconnu, sous une forme vague, nébuleuse, indécise, qui flotte dans les brumes du soir et les divagations du sommeil? Sera-ce le plus beau, le plus spirituel, ou le plus sérieux? Mystère! Le hasard préside parfois à ces sélections, ou plutôt le caprice.

A certaines rencontres, le cœur palpite. Cependant, le choix n'est pas fait, et le concours reste encore ouvert. Mais le vainqueur, entouré d'ombre, marche dans la nuit, vers l'aurore de son triomphe. Il ne tardera pas à se montrer: les émotions de l'âme l'annoncent.... Enfin, le grand jour se fait; les traits de l'élu se dessinent; les aveux s'échangent, et l'attente se termine par le mariage.

* *

Nous sommes en plein amour conjugal. Aux premières enivrements succède une nouvelle préoccupation. Un événement se fait déjà pressentir. Grande nouvelle pour le mari qui embrasse tendrement son épouse, et lui voue désormais des soins assidus.

—Maman, dit la jeune femme en rougissant, il faut se préparer.

Et voilà les interminables apprêts de la layette qui commencent. Ils durent plusieurs mois. La mère, dans le choix des objets, s'aide de ses souvenirs, fait appel à son expérience. Elle se vit autrefois dans des situations semblables.

La jeune mariée se montre difficile: rien n'est assez beau; elle voudrait pour son chérubin, Dieu me pardonne! des langes dorés.

Pour la plus simple bourgeoise, son premier enfant est un prince; tout au moins faudrait-il, à son gré, le traiter comme tel.

Quelle rapide succession de sentiments dans l'âme féminine! Hier encore, elle ne songeait qu'à sa poupée. Toute à ses réminiscences des premières années, elle aimait à remonter les courant de son existence et à se revoir enfant, prodiguant ses caresses à une petite fille de carton, de biscuit, ou de cire, qui dort encore, mollement couchée au fond de l'armoire, car on l'a religieusement conservée.

Cette distraction de l'enfant est l'apprentissage de l'état maternel. C'est par la poupée qu'on habitue la fillette à l'idée du mariage et à ses conséquences. Avant d'être femme, elle se croit maman. Elle appelle son hochet: ma fille.

A l'image va succéder la réalité. Le bébé en chair et en os, qui pleure et qui rit, qui veut que tout cède à ses volontés, va remplacer la figure silencieuse, inerte, immobile et glacée. Ce bébé qui sera plus tard—si Dieu lui prête vie—une femme ou un homme; qui tiendra son rang dans le monde; qui marquera, peut-être, par son génie ou ses vertus,—à moins que ce ne soit par son crétinisme ou ses vices; ce bébé prendra bientôt, dans les bras de la jeune mère, la place qu'occupait, dans les bras de la fillette, le simulacre de carton.

La position change, et la jeune femme le comprend. Elle comprend que sa vie est désormais vouée à des devoirs plus austères. Elle devient pensive et recueillie.

Parfois, ses yeux s'humectent et son front se penche; parfois aussi, on la voit plonger avec joie ses regards dans les lointains de l'avenir. Qu'y a-t-il donc au fond de son cœur? De la crainte et de l'espérance, à la fois.

De la crainte; car elle redoute les douleurs de l'enfantement. Dame! l'enfantement est quelquefois la mort; il est, dans tous les cas, une horrible souffrance. La faible femme, en présence de cette perspective, sent mollir son courage.

Mais l'espérance, qui aime les malheureux, la touche de son aile, relève son moral, fait pénétrer dans son esprit des idées plus riantes. Jetant discrètement un voile sur l'heure d'épreuve, elle fait briller aux yeux de la jeune femme le bonheur d'être mère. Sous sa baguette magique, les sombres nuées disparaissent pour faire place à de gracieux nuages roses qui voltigent paresseusement dans l'espace.

Elle montre à sa protégée—vision radieuse!— un berceau d'une blancheur diaphane d'où surgit une douce lumière, au sein de laquelle repose une jolie tête bonne..... N'est-ce pas quelque échappé des phalanges célestes?.....

L'homme commence toujours par être un ange, et finit quelquefois par être un démon.

* *

Le jour solennel est arrivé. La jeune femme, galvanisée par l'espérance, s'est montrée à la hauteur de sa rude tâche. Son mari, sa famille, qui l'entourent, ont découvert avec surprise, sous une frêle enveloppe, des trésors d'énergie et d'endurance.

On la félicite, on l'embrasse. C'est pour la jeune mère un véritable triomphe. Mais ce qu'elle veut, ce qu'elle sollicite, c'est de tenir dans ses bras le charmant bébé qui lui a causé tant de douleur; c'est de lui présenter le sein, de le couvrir de ses baisers, et de contempler ses traits, où déjà elle cherche ses destinées.

Ah! qu'elle est heureuse et fière! Toutes les souffrances sont oubliées. Que de caresses sur cette petite et mignonne tête! C'est une fille; elle sera sa nouvelle poupée. Peut-être avait-on désiré un garçon; mais ce vœu est déjà oublié.

Après l'avoir longtemps considérée avec passion, elle la montre en souriant et dit: "Voyez son front développé, ses joues rondes, ses lèvres rosées!..... Elle sera intelligente et belle; elle aura tous les succès dans la vie; elle sera ma joie!....."

—Elle sera, madame, ce que vous la ferez. L'esprit de l'enfant, pâte molle, calque ses idées sur celles de sa mère.

L'âme de votre fille prendra la forme que vous lui imprimerez. Son éducation sera le prix d'une sollicitude incessante, à l'épreuve des découragements.

Toute la maisonnée, les yeux attendris, est penchée sur le chevet et forme un tableau d'intérieur ravissant. On salue avec joie le nouveau membre de la famille. Comment l'appellera-t-on? Ah! ce n'est point là une petite affaire! Pour se mettre d'accord, on prendra bien une semaine.

Le grand père, à barbe grise, applique sur les joues de l'enfant nouveau-né un baiser retentissant qui le fait pleurer.—"Ce que je demande, s'écrie-t-il, c'est de pouvoir assister à ton mariage, et de danser à ta noce."

—Ah! grand papa, vous avez déjà pas mal d'années; ne soyez pas si ambitieux!....

La jeune femme est parvenue à la troisième date mémorable de son existence. C'est la dernière phase de sa mission. A l'amour conjugal, elle ajoute maintenant l'amour maternel, le plus profond, le plus dévoué, le plus courageux et le plus respectable des sentiments qui existent dans la nature.

FRANÇOIS TUJAGUE.

LE TONKIN.

Les derniers journaux arrivés du Tonkin par le paquebot *Melbourne*, apportent les nouvelles suivantes:

L'expédition du prince Henri d'Orléans est arrivée le 27 mai à Tali-Phu, après avoir parcouru les régions inconnues de la rive droite du fleuve Rouge et les territoires du Haut Mékong. Les explorateurs ont passé par Muong-Li et Semao, route nouvelle reconnue par eux; ils ont fait un trajet de treize cents kilomètres. Le prince d'Orléans et ses compagnons sont tous bien portants.

UNE TROUVAILLE.

Une lettre inédite de la marquise de Pompadour à M. de Sade pour sa belle défense d'Antibes, a été retrouvée. La voici:

Mon cher de Sade,

J'ai aussitôt porté au Roi la nouvelle que vous m'avez envoyée et dont je vous remercie. Il ne comptoit pas qu'une place telle qu'Antibes, sans fortification, et qui n'avoit qu'une poignée d'hommes pour la défendre, pourroit seulement tenir vingt-quatre heures contre une nombreuse armée. Cependant vous avez tenu un siège de quarante jours, et à la fin forcé l'ennemi à lever le siège. Si cette action n'est pas la plus importante de la guerre, elle n'en est pas moins admirable.

Le Roi vous donnera au plustôt des marques de son estime, et, s'il étoit capable de l'oublier, je vous promets que je l'en ferois ressouvenir.

Pour moi,

Monsieur le chevalier, je me ferai toujours un devoir de servir le mérite et la valeur; par là vous pourrez juger de mes sentiments pour vous.

Adieu, mon cher chevalier, venez le plus vite possible, car l'on a hâte de vous voir, et moi particulièrement.

La marquise DE POMPADOUR.

Versailles, 7 mai 1747.

LES NON DECORÉS.

Par la nouvelle promotion de M. Victorien Sardou dans la Légion d'honneur, l'Académie française comptera désormais quatre commandeurs: MM. Ernest Legouvé, Gaston Boissier, Joseph Bertrand et Victorien Sardou.

Deux de ses membres seulement sont grands-croix de l'Ordre: Mgr le duc d'Aumale et M. Pasteur, et deux autres, grands-officiers: MM. Greard et Alexandre Dumas.

Mais on éprouve quelque surprise en constatant que six immortels n'ont point encore l'air connaissance avec le ruban rouge. Est-il besoin d'ajouter que c'est par leur seule volonté? Ce sont MM. Léon Say, Emile Olivier, duc d'Audiffret-Pasquier, comte d'Haussonville, vicomte Melchior de Vogüe et Challemel-Lacour.

Le vicomte Melchior de Vogüé porte, il est vrai, le ruban de la médaille militaire, qu'il gagna en 1870 au combat de Beaumont.

Mme MIOLAN-CARVALHO.

CANTATRICES FRANÇAISES.

L'Abeille a publié il y a un jour ou deux quelques souvenirs personnels d'Ambroise Thomas sur la grande cantatrice dont le portrait précède ces lignes.

Nombre de nos lecteurs ont entendu Mme Miolan-Carvalho; aussi avons-nous tenu à leur mettre sous les yeux les traits de la célèbre artiste que Paris a tant fêtée.

Un des collaborateurs du *Gaulois*, redisant, les étapes de la carrière de Mme Miolan-Carvalho rend au talent de cette illustre cantatrice le juste hommage qui s'impose. Elle avait porté à leur perfection les qualités de l'école du chant français, telles qu'il les fallait à notre siècle avant la décisive évolution musicale en laquelle l'avenir lyrique est en voie de s'élaborer. La pureté de son émission, la netteté de son mécanisme, sa perfection à nuancer, la franchise de son style expressif faisaient d'elle un type admirable et comme la conclusion exquise d'une esthétique vocale. Certes, ces qualités seront toujours tenues en honneur; disons plus, elles seront toujours indispensables. Seulement, appliquées à des formes de musique nouvelles, au théâtre, elles prendront une nouvelle physionomie.

C'est bien à tort que l'on prête aux wagnéristes, ou, pour mieux parler, aux partisans, de plus en plus nombreux, de l'orientation de l'opéra dans un sens logiquement et résolument dramatique, une sorte d'horreur pour le chant. Aussi longtemps qu'on écrira des rôles destinés à être chantés, il conviendra que les chanteurs aient cultivé leurs organe, qu'ils aient de la méthode, du savoir technique, ce bel ensemble de facilités acquises sans lesquelles les dons naturels ne sauraient être mis en valeur, et qui constituent le style. Qu'il s'agisse des œuvres de Mozart ou de Wagner, de Weber ou de Berlioz, de Rossini ou de Gounod, la mélodie étant toujours le fond de la musique, les artistes chargés de les traduire devront être également rompus à toutes les pratiques de la virtuosité. On ne sait pas d'autre moyen, pour eux, de se trouver constamment à la hauteur de leur tâche. L'habile chanteur est seul en état de soutenir les conceptions des maîtres musiciens. Qui trahit Mozart et Weber ne servira comme il sied ni Wagner, ni Rossini, ni personne. Sans chanteurs excellents, exercés à tout rendre, nul espoir d'exécutions dramatiques d'un niveau supérieur. Le style vocal est multiple parce que multiple est l'inspiration des mélodies, et inépuisable leur distribution.

Mme Carvalho savait modifier sa manière conformément à ce qu'elle avait à chanter. Les leçons qu'elle a données, à cet égard, ne seront pas moins utiles dans cent ans qu'à l'heure où nous sommes. Sa gloire est d'avoir poussé la culture vocale à sa suprême délicatesse, de façon à pouvoir tout aborder en pleine aisance, en conscience entière. Elle avait commencé par rendre à miracle les frivolités des Adam et des Clapisson; elle fut ensuite, pour les rêves de Gounod, une interprète attendrie et, quand elle s'attaqua aux partitions de Mozart, elle s'y montra presque incomparable. L'art du chant, si absolu et si varié, la comptera parmi ses plus accomplies prêtresses et le fruit de ses exemples ne sera point perdu.

* *

Ce qui a longtemps empêché les Français de développer leurs aptitudes musicales, très réelles encore que contestées, parfois, des étrangers, c'est que, par suite des circonstances, la forme dramatique s'est implantée chez eux avant qu'ils aient pu se faire une technique instrumentale et vocale d'ordre purement lyrique et non strictement adaptée aux planches. Ils avaient eu de bonne heure une musique religieuse d'un rigoureux idéal; ils ont eu une musique de danse, vouée à des rythmes arrêtés par définition, et les compositeurs de notre race ébauchaient à peine un art plus libre quand l'Opéra s'est précisé. D'après quels modèles s'est-il institué? — D'après les modèles italiens. Sur quelle initiative?—En grande partie, sur celle du Florentin Lulli. L'opéra, une fois affirmé, a fait le vide autour de soi. Aucun essai de musique n'est admis auprès des tentatives théâtrales, sauf les productions de la musique d'église qui se continuent et de la musique de danse qui se répètent.

Les Français à tempérament sentent, à ne s'y pas tromper, qu'on leur inflige des règles étroites et factice. Ils font de leur mieux pour les élargir et y verser la vie, mais leur effort ne se pousse pas, par la force des choses, au delà de quelques ingénieux détails. La forte technique leur manque. On ne voit pas, malheureusement, comment ils pourraient l'acquérir. Au dix-huitième siècle, Rameau, ce Berlioz de l'ancien régime, s'efforce de réagir, au nom de l'expression vraie, contre la tragédie lyrique pompeuse et conventionnelle. Son génie, véritablement puissant, tend à l'affranchissement de l'harmonie, à l'accroissement de la polyphonie, à la vérité du récitatif. Gluck lui-même profite de son expérience, mais la mâle influence de l'auteur d'*Alceste* est immédiatement contrebalancée par les répliques piccinistes, et sa tradition ira s'affaiblissant aux mains de ses élèves Italiens ou italianisés. Que Méhul, à son heure, prétende s'avancer dans la voie logique, l'illogisme rossinien viendra de nouveau brouiller les notions françaises. Somme toute, au temps où Berlioz paraît, la technique est pleinement à faire, en France et le réformateur aura besoin d'héroïsme pour marcher, même en tâtonnant, vers le but aperçu.

Si les partitions se découpent en pièces de concert, il n'est pas étonnant que le chanteur soit conduit à tout dominer de sa virtuosité. Rossini, d'une part, restitue aux voies de basse leur importance et fait un légitime sort au timbre du contralto,—ce qui est un double bienfait — et, de l'autre, il ouvre l'opéra à la chanteuse légère, à la princesse à roulades,—ce qui sera une plaie jusqu'à nos jours. Les trois quarts des œuvres dites, à présent, du vieux répertoire de notre siècle, sortent de cette équivoque rossinienne. Pas un ouvrage sans sacrifice à la vocalise artificieuse, suspendant la fiction au profit d'une jongleuse battant des trilles et faisant rebondir des traits. Du même coup, le superficiel spectacle et le vain ballet s'emparaient des habitudes. Avec des raffinements et des ménagements inédits, on rétrogradait vers l'époque où Métastase, à Rome, s'écriait, de si belle humeur: "Mon pauvre poème ne brillera guère. L'opéra devient, peu à peu, l'intermède du ballet. Les danseurs, ayant appris l'art séduisant de représenter les mouvements de l'âme et les actions des hommes, dispensent les chanteurs d'occuper les cœurs et les esprits. Partant, on leur fait des ariettes disposées comme des sonates de voix,..."

En ces partitions débordées de morceaux épisodiques, les cantatrices se donnèrent, naturellement, licence de tours de force. Sous prétexte de grand art du chant, elles prirent l'usage de faire en public d'incohérents exercices de solfège, inexpressifs, bons tout au plus à les tenir en haleine de difficultés. Les rôles de "princesse" absorbèrent, à l'Opéra et à l'Opéra-Comique, des artistes telles que Mme Damoreau-Cinti, Mme Dorus-Gras, Mme Cabel et, trop longtemps, Mme Carvalho elle-même. Celle-ci, par bonheur, avait autre chose dans ses aspirations: elle le fit bien voir. Néanmoins, pour être tout à fait juste, un certain sentiment lui resta de la tradition des concertistes de la scène. Comment en eût-il été d'autre sorte? Ces déplorables errements ne pouvaient entièrement disparaître qu'en vertu d'un complet changement des modes de composition. La beauté du chant ne saurait souffrir aucune atteinte; il s'agit, simplement désormais, de rappeler sans cesse aux cantatrices qu'elles sont sur le théâtre, qu'elles incarnent un personnage, qu'elles n'ont pas le droit de nous éblouir aux dépens du drame ou de la comédie et qu'elles ont, enfin, l'impérieux devoir de parfaitement chanter *en action*.

* *

Au demeurant, quelles qu'aient été les erreurs, le meilleur de nos désirs s'est toujours tourné vers la vérité émouvante. De génération en génération, ces tendances se sont attestées éloquemment. C'est en France que se dégagent des préjugés accrédités ailleurs des tragédiennes lyriques comme Mme de Saint-Huberty, qui fut, sur le tard, la comtesse d'Entraigues. Elle était cantatrice achevée autant que fière actrice, habile à gouverner sa voix non moins qu'à trouver le geste qui frappe et la physionomie qui saisit. Quoi qu'elle chantât et qu'elle jouât, une âme héroïque se révélait en elle. Or, cette âme héroïque, tour à tour grande et charmante, la scène musicale française l'a constamment suscitée.

Sous le premier Empire, on acclame la Branchu, l'héritière passionnée des premières interprètes de Gluck. Plus tard, au temps des frénésies de l'italianisme, la Malibran s'impose à l'admiration par un merveilleux talent à chanter, par une voix sans seconde étendue du registre des soprani au registre des contralti profonds et, surtout, par une rare puissance scénique. Son histoire est singulièrement instructive. Lorsqu'elle débute, elle a toutes les exagérations italiennes. Sans cesse, elle altère le texte musical, prodiguant les traits, les agréments, les trilles, les variations au petit bonheur. Au contact de l'art français, la voilà se transformant. Elle reste la cantatrice victorieuse, elle devient l'émouvante tragédienne. Son style s'épure; sa manière s'agrandit. L'âme héroïque et charmante triomphe.

Plus d'une artiste célèbre du répertoire italien a subi pareillement, au point que comportait sa nature, l'honnête ascendant du génie français. Ainsi la Pasta; ainsi le Sontag. Dira-t-on qu'elles ont été diminuées dans leur art de chanteuses parce qu'elles ont cherché de tout leur pouvoir la franchise et l'accent? Les amateurs les plus dévoués au concertisme d'Italie n'ont pu se défendre d'admiration pour leur relatif affranchissement. Des femmes qui n'ont été que de prodigieux organes, telles que la Pisaroni et l'Alboni, sont demeurées, aux yeux de tous, à un plus bas degré de l'échelle. En louant les notes splendides et moelleuses de leur gosier et même la richesse de leur chant, ceux qui les applaudissaient ont laissé voir le peu d'émotion qu'elles provoquaient en eux. Ce n'est pas tout d'être un instrument inestimable; il faut encore être une actrice, être l'incarnation du chant, avoir la diversité, la vérité, la grandeur, le charme et l'âme.

De même que les maîtres étrangers, en écrivant à Paris pour les Parisiens, se sont plus ou moins francisés,—et nous en avons pour garants Rossini, dans son *Guillaume Tell*, et Meyerbeer, dans son *Prophète* et dans ses *Huguenots*—les chanteurs et les cantatrices venus de loin ont été, peu ou peu, conquis aux tendances françaises et se sont améliorés. Les chanteurs les plus remarquables, les Cornélie Falcon, les Rosine Stolz, les Gabrielle Krauss, les Nourrit, les Duprez, les Roger ont été d'excellents virtuoses, mais leur virtuosité s'est inclinée à l'expression la plus sincère. Mme Carvalho, la perfection même en son art, était partie de l'emploi des princesses; elle s'est élevée, sans rien perdre de ses mérites, à la poésie, à la grâce intime et pénétrante. Et plus nous irons, plus il y aura lieu, pour les interprètes des nos musiciens, de s'identifier avec les figures qu'ils représentent et d'être de si parfaits chanteurs qu'ils dédaignent tout vain étalage et rendent la belle musique comme s'ils la créaient,—c'est-à-dire dans un noble esprit de vérité et de simplicité.

Fille d'un chef de musique d'un régiment d'infanterie en garnison à Marseille, c'est sous la direction de son père que Mlle Caroline Miolan fit sa première éducation musicale, qu'elle continua avec le le célèbre ténor Duprez, lorsque M. Miolan, nommé hautbois à l'Opéra, puis professeur au Conservatoire, vint habiter Paris.

En novembre 1845, Duprez présente sa jeune élève au jury d'admission du Conservatoire qui comprenait, entre autres, Auber et Panseron, l'auteur d'une foule de romances, dont la plus, célèbre, "Vogue, ma nacelle," est venue jusqu'à nous.

L'étonnement du jury fut grand quand il constata la ténuité de l'organe de la postulante et peu s'en fallut qu'elle ne fût refusée.

—Y pensez-vous? dit Auber à Duprez. Cette enfant n'a pas de voix!

—Messieurs, répondit ce dernier, je suis persuadé qu'on est artiste par l'intelligence, quel que soit l'instrument dont on doit se servir!

Sur cette parole pleine de confiance, Mlle Miolan fut admise comme, durant les deux années précédentes le concours, le jury d'examen se montrait [illegible] quiet sur le sort de la [illegible] "Attendez," répétait-[illegible] ment Duprez.

1847! [illegible]

proche. Trente concurrentes sont en présence. Mlle Miolan répète sans cesse à son professeur qu'elle n'ambitionne pour cette fois qu'un accessit. C'est l'air d'Isabelle, de *Robert le Diable*, qu'on lui fait chanter. A l'unanimité, le premier prix est partagé entre elle et Mlle Rouaux.

Deux ans après, Duprez donne à l'Opéra sa représentation d'adieu. Malgré la résistance de Roqueplan, alors directeur de la première scène lyrique, il obtient que son élève soit inscrite sur l'affiche. Elle chante, dans le deuxième acte de la *Juive*, le rôle d'Eudoxie, et le quatrième acte de *Lucie*.

Meyerbeer, qui assiste à la représentation, se déclare "complètement satisfait", et les directeurs de l'Opéra-Comique, charmés du talent et de la grâce de la débutante, lui offrent aussitôt un engagement.

Le 29 avril 1850, elle débute dans le rôle d'*Henriette*, de l'*Ambassadrice*.

"Le succès de Mlle Miolan, fut complet et tel qu'on pouvait l'attendre de cette jeune et déjà remarquable cantatrice. Verve, vocalisation brillante, unies à une expression profonde et à cet art des nuances qui captive, voilà les qualités que la débutantes a déployées dès la première soirée. Aussi le public a-t-il ratifié par ses bravos la précieuse acquisition de M. Perrin. Visiblement émue d'abord, Mlle Miolan a repris peu à peu toute son assurance et sa belle voix de soprano, se lançant avec vigueur à travers les traits les plus hardis, a fasciné les auditeurs et complété son triomphe. Elle a chanté d'une façon ravissante son grand air de bravoure et dit avec beaucoup de grâce et de suavité les couplets: *Adieu vous dis, monseigneur*. La salle entière, fixée sur la valeur de cette charmante élève de Duprez, l'a rappelée à grands cris après la chute du rideau.

Mme Miolan est morte sans avoir reçu la croix de la Légion d'honneur qu'on avait fait miroiter à ses yeux lors de la millième de *Faust*! Mais, en 1869, elle avait été décorée de la grande médaille du Mérite et du Génie de Hollande, et, en 1882, elle avait fait partie du jury de concours de chant au Conservatoire: fait unique, pour une femme, depuis la mort de Mlle Duchesnois.

RUMEUR ETRANGE.

Le bruit courait, hier matin, que des capitalistes anglais avaient fait des offres sérieuses pour acheter le Canal de Panama et achever les travaux commencés.

Le bruit est démenti; c'est ce qui arrive presque toujours en pareil cas, mais la chose est plus que probable. Il n'y a pas de fumée sans feu, comme dit le proverbe. Ceux-là mêmes qui connaissent les Anglais et savent de quelle façon ils ont l'habitude d'agir, s'étonnent de ce que, depuis longtemps ils n'aient pas fait des démarches dans ce but. Qu'on songe à la toute puissance commerciale dont jouirait la Grande Bretagne, le jour où, déjà maîtresse du canal de Suez, elle s'emparerait de celui de Panama. Le coup serait terrible surtout pour le commerce américain; il serait bien vite anéanti.

On a beau invoquer la doctrine Monroe. Pareille considération n'est pas de nature à effrayer les Anglais. Il y a des moyens nombreux et faciles de tourner la difficulté, et soyez sûrs que, le jour où ils le voudront, ils la tourneront. Mais quelle leçon pour les Etats-Unis! Comment n'ont-ils pas encore pris la résolution d'en finir avec le projet du canal du Nicaragua ou de s'entendre avec la compagnie de Panama? A quels dangers ils exposent leurs commerce, et de quels avantages ils se privent par leurs délais aussi maladroits qu'anti patriotiques!

Revue des Deux Mondes.

15, rue de l'Université, Paris.

—SOMMAIRE DE LA—

Livraison du 15 juillet 1895.

I.—Triomphe de la mort, quatrième partie.—L'ermitage, par M Gabriel d'Annunzio.
II.—Auguste Comte.—Ses idées générales et sa méthode, par M. Emile Faguet.
III.—Le canal maritime allemand et les flottes modernes, par [illegible]
IV.—Le théâtre anglais contemporain.—Les burlesques.—La Cup and Saucer Comedy.—Le théâtre de Gilbert, par M. Augustin Filon.
V.—Les théories de la chaleur.—Les créateurs de la thermodynamique, par M. F. Dubois.
VI.—Les feuilles récentes en Egypte, par M. [illegible] Anthiome.
VII.—Pierre Bérésine.—L'opéra et la tragédie au XVIIe siècle, par M. René Doumic.
VIII.—[illegible]—Le femme nouvelle, [illegible] Quinzaine, Hippolyte [illegible], par M. Brunetière.

DEPECHES Télégraphiques.

TRANSMISES A L'ABEILLE.

Nouvelles Européennes.

Personna non grata.

Presse Associée

Mexico, 27 juillet—James B. Long, pour qui un exequatur lui permettant d'agir comme consul général des Etats-Unis à Chihuahua, Mexique, a été demandé au ministre des affaires étrangères, a essuyé un refus parcequ'il est personna non grata.

Le refus est basé sur un rapport soumis à l'honorable Ignacio Mariscal, contresigné par le gouverneur de l'état de Chihuahua, Ahumada, qui donne des informations privées sur les agissements de Long, dont, bien entendu, la nature n'est pas rendue publique.

A la Cour d'Angleterre.

Presse Associée.

Londres, 27 juillet.—Les élections générales sont terminées; les saisons mondaines et théâtrales sont des choses du passé. Pendant les courses de Goodwood, mardi, mercredi, jeudi et samedi, la semaine prochaine, Londres sera déserté par les mondains et rendu à la monotonie de la vie métropolitaine.

Toutefois, la splendeur de la réunion de Goodwood sera un peu attristée par la mort de la ly Florence Gordon-Lennox, à la suite de laquelle son père, le duc de Richmond et Gordon a fermé les portes de Goodwood House, le grand lieu de réunion des membres de la haute aristocratie.

Le prince de Galles a toujours été l'âme de ces réunions, mais cette année, au lieu de résider à Goodwood pendant la semaine des courses, comme il en avait l'habitude, il s'y rendra chaque jour et rentrera à Londres le soir même.

La Reine s'est installée à Osborne, dans l'île de Wight, après de grandes fatigues au château de Windsor où des réceptions exceptionnellement nombreuses ont eu lieu, avec toutes les pompes et les cérémonies de la couronne.

La reine dîne généralement à neuf heures moins le quart (?), et si le nombre des convives [illegible] est servi dans [illegible] l'angle nord-est [illegible] de quarante personnes [illegible] la salle St-George [illegible]

Derrière la chaise de la Reine se tiennent une servante écossaise et deux domestiques indiens. Le valet de pied est en livrée ainsi que tous les employés de la cuisine. Le service, toujours accompli avec les plus strictes formalités, ne manque jamais de faire impression, même sur le plus grand seigneur.

La visite de la flotte italienne à Portsmouth, la semaine dernière, a été suivie de la présence d'une flotte espagnole à Plymouth.

Les Espagnols ont été reçus avec la plus grande cordialité, d'après les instructions personnelles de la Reine aux autorités de Plymouth.

Les Elections Anglaises.

Presse Associée.

Londres, 27 juillet.—Un grand nombre d'américains s'occupant de politique ont profité des élections anglaises pour les comparer avec les méthodes américaines.

Parmi les Américains présents, deux en savaient probablement plus sur les élections que tout autre citoyen des Etats Unis: l'un est Richard Croker et l'autre le colonel C. M. Stealey, directeur du *Louisville Courrier Journal*.

Tous les Américains s'accordent à dire que la différence entre les méthodes de Londres et celles des grandes villes des Etats-Unis n'est pas si grande qu'on pensait. Ce qu'ils ont vu les a simplement convaincus que la nature humaine est la même partout.

Les basses classes sont contrôlées à Londres par les mêmes moyens qu'en Amérique. Du peu que M. Croker a vu, il en conclut qu'il y a autant de corruption en Angleterre que dans n'importe quelle ville des Etats-Unis.

La seule différence, dit-il, est que les journaux ne parlent pas de la corruption quand elle existe. Je suis incliné à croire que si les journaux anglais avaient la liberté des journaux américains, et s'ils possédaient des reporters aussi entreprenants que nos feuilles, il y aurait tout autant de scandale que dans nos cités américaines.

Un grand nombre des journaux de New York calomnient notre pays en essayant de faire croire que nous sommes plus corrompus dans l'usage de nos franchises électorales que les autres nations. Ces journaux, je pense, agissent ainsi simplement parce qu'aucune loi ne les oblige à la pr[illegible] vendre le journ[illegible] journaux ont pour [illegible] sont inclinés à le [illegible]

Je désire parti[illegible] bien compris que je ne considère pas les élections anglaises comme conduites d'une façon malhonnête parce qu'il y a eu certains cas de corruption. Ce serait une aussi grande injustice de ma part que si la population considérait Tammany Hall corrompu parce que quelques-uns de ses membres ont été convaincus de corruption politique.

Ce que je veux spécialement faire remarquer, c'est que nos journaux américains présentent notre pays sous un jour plus mauvais qu'il n'est en réalité, et lui font un grand tort aux yeux du monde.

La campagne électorale de John Burns.

Presse Associée.

Londres, 27 juillet.—Que John Burns, le député ouvrier qui vient d'être réélu, est un habile politicien, est prouvé par les aventures d'un reporter de la Presse Associée dans le district de Burns, le jour des élections.

Vu l'intérêt pris en Amérique à John Burns, le reporter envoyé dans ce district a reçu l'instruction d'écrire un [illegible] descri